

Sur la route déroutante des dérives et des déviations : survol critique

GILLES MATHIS
UNIVERSITÉ DE PROVENCE (AIX-MARSEILLE I)

Car, s'il n'y avait qu'une voie, nulle part en effet on ne ferait fausse route ;
mais en réalité, le chemin a, semble-t-il, nombre de bifurcations...

PHÉDON, VI

Peut-on savoir où s'arrête le normal, où commence l'anormal ?

IONESCO, *Le Rhinocéros*, ACTE III

Un petit mot au préalable tout d'abord pour remercier les organisateurs de cette rencontre de m'avoir fait l'honneur de me confier la conférence inaugurale de ce Colloque international de grande ampleur, si prometteur si on en juge par le programme étoffé et riche que j'ai sous les yeux, ensuite pour les maudire de l'avoir fait : c'était en effet un redoutable défi à relever devant une assemblée aussi docte que diverse, et qu'il sera difficile de satisfaire. Donc merci aussi pour ce cadeau empoisonné, qui est, à mes yeux, la première déviance ou dérive de ce Colloque si la seconde est pour moi de l'avoir accepté.

J'ajouterai un petit avertissement. La problématique de ces deux termes est aussi vaste et disparate que les nombreux domaines où ils se manifestent. Il serait donc présomptueux sinon absurde de prétendre en aborder tous les aspects et d'en présenter un tableau clinique détaillé – encore moins exhaustif – qui demanderait, de toute façon, des compétences encyclopédiques que je n'ai pas et deux ou trois heures de temps de parole, ce dont je ne dispose pas non plus. Je me contenterai donc, sans autre ambition que celle de lancer le débat, d'un survol critique, d'un rapide tour du (non) propriétaire – avec tous les risques de simplification que cela comporte – en posant ici et là quelques balises sur un parcours aux multiples détours où les chausse-trapes ne manquent pas, avant de dériver et de me situer plus modestement dans le domaine qui m'est le plus familier, celui de la critique littéraire, en espérant que l'on voudra bien me pardonner cette réduction du champ de la réflexion. J'avais même prévu à l'origine un développement sur les dérives et déviations en stylistique, mais j'ai dû y renoncer faute d'espace et aussi parce que cette partie risquait d'être un peu trop technique pour les non spécialistes. Au demeurant, la stylistique étant une discipline carrefour, nous ne manquerons pas de la rencontrer à tel ou tel endroit de notre parcours.

Je cours donc deux risques dans ce propos à la fois général et particulier, celui d'enfoncer quelques portes ouvertes et celui d'en dire trop ou trop peu

devant des spécialistes d'horizons divers qui auront alors le choix entre deux formes de déviations qui menacent ce type de rencontre interdisciplinaire : ou rester sur leur faim ou mourir d'ennui. Je ferai en sorte que leur fin/faim soit aussi douce que possible.

Mais pour en venir au cœur du sujet, et pour ne pas faillir à la tradition (pour ne pas dévier, en somme), je commencerai cette première partie consacrée aux Généralités par l'incontournable commentaire introducteur sur le titre du Colloque.

Généralités

Ce titre est une manière de paronomase réunissant deux termes, à connotation plutôt péjorative, en raison du caractère volontiers dépréciatif du morphème « dé » et surtout du second terme « déviance », plus spécialisé, fréquent en sociologie et psychopathologie, qui évoque principalement des troubles du comportement individuel.

Sans spéculer plus que nécessaire sur la syntaxe du titre, signalons simplement que le connecteur logique de coordination « et » peut ou bien suggérer la quasi-synonymie des deux termes, ou bien évoquer un rapport logique d'ordre causal, sans qu'il soit véritablement possible de décider lequel des deux phénomènes précède l'autre. La syntaxe qui place « dérive » en tête n'est pas un guide sûr car l'ordre des termes a pu être choisi au hasard ou répondre à quelque raison euphonique, bien qu'*a priori* « déviance » paraisse plus fort que « dérive », dont il serait comme une sorte d'état critique. Le présent Colloque aidera sans doute à répondre au moins en partie à la question de savoir s'il y a une différence de nature ou une différence de degré entre les deux termes et si le problème de leurs frontières est pertinent. Et il y a fort à parier que la réponse variera d'une discipline à l'autre¹.

Remarquons qu'en anglais si « *deviance* » et « *deviancy* » ont globalement le même sens que « déviance », c'est surtout le verbe « *to drift* » qui se rapproche le plus de « dérive » du moins au sens socio-psychologique du mot ; il ne serait pas sans rapport, d'ailleurs, avec le mot anglais « *drive* ». Quant au substantif « *drift* », il évoque surtout, en dehors de la dérive des continents, le cours, la tendance générale que prend un événement ou un discours, donc finalement le contraire d'une digression ou d'une dérive, et ceci depuis au moins l'anglais élisabéthain. Ainsi Shakespeare peut dire, dans *The Merry Wives of Windsor*, « *O understand my drift* » (II.02. 242 ; en gros, « comprenez mes paroles »). Mais il y a d'autres exemples².

Un bref rappel maintenant des aspects linguistiques, ontologique, et axiologique des deux termes.

Étymologie

Une précaution oratoire : on sait que l'étymologie est un domaine peu sûr, propice à toutes les dérivations et dérives. Mais on sait aussi, comme le rappellent le critique et anthropologue Gilbert Durand qu'en psychologie, il n'y a pas de « fausses » étymologies³.

Donc « dériver » vient du latin *derivare* qui signifie « détourner un cours d'eau » (*revus*, ruisseau) ou faire dériver (du bois de flottage, par exemple, qu'on éloigne des rives ou du rivage). « Dévier » vient de *via* (*deviare*, quasi-anagramme de *derivare*!) et signifie donc à l'origine quitter la « voie ». D'où le mot « déviation » pour le trafic routier.

Mais, si ces sens originels se sont conservés dans la langue, les deux termes ont progressivement étendu leur aire sémantique pour devenir surtout des métaphores, conformément à une évolution normale du lexique. Et c'est leur métaphorisation qui tend à brouiller les rapports qu'ils entretiennent entre eux et qui fait qu'ils seront tantôt interchangeables et tantôt différents.

Ainsi « dériver », c'est à la fois quitter les rives et à l'inverse les franchir, dépasser les bornes, comme un fleuve en crue, détourné, dévié de son cours, aux effets collatéraux parfois bénéfiques d'ailleurs, comme les crues fertiles du Nil.

Le déviant, c'est ce qui est littéralement et métaphoriquement « dévoyé », terme utilisé aussi en architecture pour le conduit d'une cheminée qui ne suit pas la verticale ; de même on parlera, pour une scoliose, d'une colonne vertébrale déviée. Les attentats terroristes récents en Espagne, qui ont fait dérailler des trains, donnent à cette image de « dé-voisement » une résonance trivialement ironique.

« Déviance » et « déviation » ne sont pas toujours synonymes, loin s'en faut, comme le prouve l'emploi de ce dernier terme tant en médecine circulatoire (où il se module aussi en « dérivation ») qu'en circulation routière ; de même le verbe « dévier » est sans doute plus général que l'adjectif « déviant » et que le substantif « déviance ».

Cela dit, tout individu qui évolue hors des sentiers battus, qui emprunte les « chemins qui bifurquent », pour évoquer une nouvelle de Borgès⁴, est considéré comme déviant, donc suspect, car, pour changer de registre, les « braves gens n'aiment pas que l'on suive une autre route qu'eux », comme chantait Brassens en « suivant son ch'min de petit bonhomme », se rendant coupable d'une déviation langagière ironique puisque ce disant, il renverse la syntaxe du cliché populaire : « petit bonhomme de chemin ».

Et pourtant, pour suspectes qu'elles soient, « déviance » et « dérive » sont au cœur même de la vie, comme, par un hasard heureux de la langue française, le mot « vie » lui-même est inscrit au cœur de ces deux lexèmes et aussi dans « rive » et dans « voie ».

Aucune *praxis* humaine, aucune institution sociale (justice, enseignement, religion, recherche scientifique, médecine, art, etc.), n'échappe aux menaces de dérive ou de déviance, qu'elles relèvent du pouvoir, du vouloir, du devoir ou du savoir. L'Histoire est là pour en témoigner qui n'est que trop souvent la chronique des débordements humains dont les atrocités dépassent parfois l'imaginable, qu'il s'agisse de guerres de religion, de conflits mondiaux, de génocides ou de guerres d'indépendance. Dans un domaine plus pacifique l'hégémonie masculine en littérature, reflet d'un monde où le mâle domine la vie sociale, politique et artistique, a longtemps marginalisé l'écriture féminine qui revendique maintenant ouvertement ses droits légitimes à se dire et à s'écrire, à quitter la périphérie pour s'installer au centre, et l'on notera que c'est rétrospectivement que cette écriture phallogratique apparaît comme une dérive de la pratique scripturale. Avant le féminisme, on ne se posait même pas la question.

Le couple « dérive/déviance » pourrait suggérer une opposition passif/actif et son corollaire maîtrise/absence de maîtrise. C'est à la fois vrai et faux. Dans la dérive nautique ou fluviale, par exemple, on s'abandonne, semble-t-il, aux caprices des courants et des vents comme on se laisse porter par le cours des événements. Mais il existe des courants et des vents réguliers (alizés), bien connus des navigateurs dont le parcours heureusement ne relève pas du hasard mais dirais-je plutôt, de la nécessité et qui se laissent sciemment dériver. La dérive est alors instrumentalisée et utilisée à des fins précises, notamment commerciales, comme dans le flottage du bois ou le commerce transocéanique. Survienne un obstacle imprévu et le navire ou les billes de bois peuvent alors dévier vers une autre destination. Comme quoi il y a des déviations de la dérive. Mais que dire, pour changer de domaine, de l'euthanasie, dont on parle beaucoup en ce moment ? Est-ce une dérive, une déviance ou un acte normal ? Au regard de la norme actuelle (déontologique et juridique), l'euthanasie est déviance et condamnée comme telle par l'Ordre des médecins et la justice ; au regard d'une certaine éthique populaire (qu'on peut appeler bon sens si l'on veut), elle n'en est pas une, ni même une dérive ; au contraire, c'est l'acharnement thérapeutique qui est dérive. Et pourtant la loi continuera d'être nécessaire pour éviter les éventuels abus que la nouvelle pratique médicale porte en germe. La loi ne doit pas et ne peut pas disparaître, elle ne peut que s'adapter. Son existence pose le problème de l'opposition entre « norme » et « valeur » qui sera sans doute largement évoquée au cours de ce Colloque.

Le couple passif/actif ne recoupe donc pas non plus une autre antithèse entre irresponsabilité et responsabilité. La justice le sait bien qui prononce des non-lieux dans le cas d'acte criminel commis en état de démence ponctuelle ou chronique, y compris pour les tueurs en série. Qu'il découle d'une dérive ou d'une déviance, l'acte délictueux, du moins dans le monde occidental, n'entraîne pas une sanction automatique, n'obéit pas à la loi du Talion de l'*Ancien Testament*, lui-même fruit d'une certaine dérive autoritaire

que viendra corriger le *Nouveau Testament*. Pourtant l'instinct de vengeance a la vie dure et persiste à l'état latent dans chacun d'entre nous, comme en témoigne le succès des westerns ayant pour héros un hors-la-loi justicier et qui nous permettent de satisfaire et de sublimer cette pulsion vindicative par procuration, un peu comme la catharsis des tragédies antiques.

Dérives, déviations et pacte social

La déviance donc existe. Non seulement nous l'avons rencontrée mais chaque jour nous vivons, nous subissons et nous combattons la présence de cet intrus familial qui frappe à la porte... pour nous rappeler aussi qu'il est toujours-déjà dedans, qu'il s'agisse du corps physique, du corps social ou de la langue.

La déviance est en effet une constante de la psyché humaine, car l'homme, s'il est un animal raisonnable et politique, est avant tout un être de désir, fait de pulsions (de *drives*), et le parcours de la déviance suit toujours un trajet nommé désir, désir dont on sait depuis au moins Platon toutes les ambivalences. L'individu, lieu de forces internes disruptives, représente donc une menace latente pour les fondements de la société qui se défend parfois violemment, ouvrant la porte à certaines dérives, par exemple la tyrannie de la pensée unique ou le totalitarisme politique.

Au centre donc de la condition (de la comédie) humaine, ce conflit éternel entre l'individu et l'Autorité (qu'on l'appelle Dieu, le Père, ou les Institutions), entre la Cité et, pourrait-on dire, l'ex-cité, l'interdit de séjour (menacé d'exil, d'ostracisme), dont le poète (inspiré et plus tard maudit) est le prototype sinon l'archétype. Le poète-prophète, le *vatès* vaticinant, interprète des dieux, littéralement possédé par la *mantiké*, la *furor poeticus* (que Shakespeare appelait *divine frenzy*), le délirant par excellence (*homo lyricus/homo delirus*?) qui « sort du sillon » (selon l'étymologie latine de *delirare*)⁵ est *persona non grata* dans la République idéale de Platon car il représente un danger pour la jeunesse qu'il peut entraîner dans toutes sortes de folies ou de dérives, aussi lui refuse-t-il le droit de cité⁶. Plus généralement le « déviant » peut décider de quitter lui-même la cité, par un exil volontaire qui le transporte loin du commerce des hommes dans un lieu plus propice à ses rêveries solitaires. Deux types de comportement donc devant la société, la déviance passive (le refuge dans la fuite), et la déviance active, la révolte.

D'un autre côté, parce qu'elle nous est naturelle et familière, la déviance peut être dite paradoxalement normale, à commencer par le complexe d'Œdipe, mais on peut ajouter au hasard, les tendances androgynes, les pulsions de mort (romantiques ou non), conduisant à l'extrême déviance que constitue « le suicide » qui a toujours intéressé philosophes et sociologues, à commencer par Durkheim qui lui a consacré l'étude que l'on sait, suicide qui reste dans nos sociétés actuelles la première cause de mortalité chez les

jeunes, bien avant les accidents de la route. Plus généralement, en tant que phénomène naturel, la déviance touche toutes les activités et toutes les formes du comportement humain.

Schématiquement, est « déviant » ce qui n'est ni « naturel », ni « normal », deux notions en réalités floues qu'il convient de clarifier, en remontant notamment à une vieille opposition de la philosophie grecque : *nomos/phusis*.

On ne peut penser la déviance, sans penser la norme, quel que soit le sens qu'on donne à cette dernière, selon les domaines considérés, et l'on ne peut penser la norme sans penser l'écart⁷.

« Écart » qui évoque, par homophonie partielle, « équerre », comme « norme » évoque *nome*, en grec *nomos* qui signifie justement, au sens propre, l'équerre faite de deux pièces perpendiculaires (un écart mesuré, contrôlé en somme), et au sens figuré, la loi ou la règle (voir aussi *norma*, en latin)⁸. D'où peut-être l'image populaire dont on oublie souvent qu'elle peut avoir des sources savantes : « il est pas d'équerre ce type ». Comme on dit aussi d'ailleurs « cette fille est canon », nous rappelant encore que *kanon* en grec, c'est d'abord au sens matériel, la règle, tandis que le sens dérivé désigne le droit ecclésiastique (droit canon), une règle de morale pratique, un mode de vie, avant de devenir un critère esthétique, peut-être par dérive platonicienne puisque le bon et le beau se trouvent alors confondus. Ce sont évidemment les sens premiers de *nomos* et de *kanon* qui m'invitent à parler de géométrie variable de la déviance comme antithèse de la norme et du canon, comme il y a une géographie variable de ces notions dont les sens et valeurs varient parfois diamétralement selon les pays et les ethnies. Géométrie variable en effet car les rapports norme/déviance, unis comme les deux faces du signe ou d'une pièce de monnaie, sont à la fois complexes et instables. C'est parce que la notion de « norme » est fluctuante que la notion de déviance est ambiguë, étant toutes deux soumises à une recontextualisation permanente au gré des dérives de l'histoire... ou de ses lois, c'est selon.

Si la notion de « norme » ne va pas de soi, il en est de même de l'opposition traditionnelle entre *nomos* et *phusis* (loi/nature) qui a évidemment une place centrale dans la problématique de la déviance. Sans entrer dans le détail, on se rappellera utilement que la *phusis* grecque n'est pas, à l'origine, associée à l'idée de « déviance » ; au contraire pour les présocratiques, elle désigne une sorte de norme universelle, à partir de laquelle se mesurent les écarts biologiques (et c'est la notion de monstruosité) ou éthiques (et c'est la « démesure », l'*hubris* dans l'ordre de la morale humaine) et « suivre la *phusis* » deviendra le credo de toutes les morales grecques⁹.

Cela dit, le compromis social c'est bien l'ajustement des déviances individuelles et des dérives de la loi, car la loi a aussi ses déviances¹⁰ comme la déviance a ses lois. À la déviance communautaire qui soumet la volonté individuelle à la volonté de tous, à une autorité transcendantale (le Père, le Dieu ou le Peuple : *vox populi, vox dei*), s'oppose la déviance identitaire qui

menace sans cesse de transgresser la Loi et ses contraintes parfois insupportables (*dura lex, sed lex*), de se décentrer (pour changer d'image géométrique), car la déviance est essentiellement centrifuge, ce qui ne l'empêche pas d'être au centre des préoccupations des sociétés modernes, comme en témoigne la place de plus en plus envahissante qu'elle tient dans les médias.

Nous sommes en effet plus que jamais dans une culture de la différence, de l'altérité, de l'outrance, de la surenchère et de la violence. Dans la mesure où le processus de radicalisation identitaire, source de désordre social, tend à s'affirmer, les positions se raidissent et les différences, au demeurant « normales » et même souhaitables, devenant de plus en plus revendicatrices, sont ressenties comme des agressions et des déviances, dès l'instant où elles menacent la liberté d'autrui, et peut-être les sociologues de cet auditoire seront-ils d'accord avec moi pour dire que si nous vivons l'ère du soupçon, nous vivons surtout l'ère de la dérive et de la déviance. Leur étiologie est complexe mais la cause essentielle est l'absence de repères (conséquence peut-être de la mort du Père). Il suffit de songer à la délinquance des mineurs en forte augmentation comme l'indique une enquête récente, à la dérive galopante des adolescents en quête de paradis artificiels (drogue, alcool, sexe), au succès des films d'horreur et de violence (pour prendre deux exemples diamétralement opposés le film *Scream*, dont on sait l'influence désastreuse qu'il a eue sur certains jeunes américains, et plus récemment, *La passion de Jésus Christ*, de Mel Gibson), de la pornographie (qui gagne le discours publicitaire, jusque dans les milieux de la haute couture ou de la grande bijouterie française, on parle de « porno chic »), citons encore les dérapages de la télé voyeuriste, avide de sensations fortes, appelée « télé compassionnelle » par le sociologue des médias, Jean-Louis Missika¹¹, la « cybercriminalité » en informatique, les dérives des sportifs (dopage et même criminalité¹²), l'apologie de la violence et du vandalisme chez les casseurs de certaines banlieues dites chaudes et qui migrent et dérivent maintenant vers les milieux scolaires (jusqu'au racket, dès l'école primaire). La pratique de la casse, sous toutes ses formes, n'est que la traduction violente du miroir brisé des modèles anciens où les jeunes pouvaient se reconnaître et l'image symbolique d'un sujet de plus en plus éclaté, une problématique située au cœur même de la déviance¹³. De même, paradoxalement, cet appel au chaos, où le feu qui embrase les banlieues des cités n'a de prométhéen que l'apparence, est peut-être un appel au peuple, c'est-à-dire au Père dû mais manquant, dont l'absence se fait tragiquement sentir.

La vie en société suppose donc que l'on accorde nos violences, comme en musique on accorde les violons. Elle repose, en quelque sorte, sur ce que l'on pourrait appeler, en parodiant Shakespeare, le paradoxe des « accords déviants »¹⁴, source de cohabitation harmonieuse. Accorder ces déviances, grâce à des « stratégies d'euphémisation » (pour citer Freud), au contrôle exercé par le « sur-moi » et à la sublimation des désirs refoulés qui deviennent alors acceptables, c'est la finalité du pacte social¹⁵. Cette négociation

entre la société et l'individu qui consiste pour ce dernier à régler sa marche (son pas) sur celle (celui) de la Loi, c'est le secret de la tranquillité et le gage d'une certaine forme de sécurité pour le citoyen. Mais ces avantages ne sont pas sans danger, car la Loi, toujours pesante, a ses outrances et ses dérives, quand la société se fait tyrannique ou rhinocérique, comme dirait Ionesco¹⁶ : trop de dirigisme ou d'autoritarisme étatique anesthésie l'individu, le déshumanise. On commence par marcher au pas de la loi et on finit par marcher au pas de l'oie. C'est dire que par rapport à la loi, la déviance se fait par excès ou par défaut. Dans l'histoire relativement récente, ces écarts de conduite de la société et de ses dirigeants auront pour noms stalinisme, fascisme et nazisme¹⁷. Le domaine scientifique n'est évidemment pas à l'abri des écarts de conduite accidentels ou assumés : les progrès de la physique nucléaire déboucheront sur la bombe atomique (dérive légitimée, diront les politiques, au nom de la sécurité nationale, sinon de la paix mondiale), ceux de la génétique contemporaine, sur les cultures transgéniques et le clonage, car on sait depuis bien avant Frankenstein que le savant peut à tout moment se muer en apprenti sorcier. Dans tous ces cas, ce n'est évidemment pas la science qui est en cause, mais l'emploi que l'on en fait. Il appartient au citoyen d'en dénoncer les abus.

La pire menace qui pèse, en effet, sur tous les pactes sociaux – la pire dérive – c'est bien le « silence de la *doxa* »¹⁸, qui prive l'individu du droit de (contre) dire : « Qui ne maudit (mot dit) consent ». Ce conformisme porte en lui les germes de l'anti-conformisme et de la révolte¹⁹. C'est pourquoi le premier « geste linguistique »²⁰ du rebelle, du déviant c'est de renverser la *doxa* et de rejeter son langage. Ainsi, le héros déviant ou l'anti-héros de *A Clockwork Orange* de Burgess (1962, *Orange mécanique*) redéfinit le mot anglais « *law* » en inversant radicalement ses valeurs, car, dans « l'anti-langage »²¹ du gang qu'il dirige, le terme en vient à signifier « crime », « viol » et toute autre forme de transgression de la loi sociale, de même que « *upright man* » désigne non plus l'homme droit, intègre, mais littéralement le gangster, celui qui obéit aveuglément aux règles tordues du gang. On ne s'étonnera donc pas si le héros du roman en question, incarnation de l'anti-loi, s'appelle Alex, et l'on pourrait, vu sa cruauté sans limite, gloser son nom ainsi, « Dur A-lex, sed lex »²², si je puis risquer cette figure de rhétorique déviante qui mêle les langues et qu'on l'appelle hybridation ou sabir.

Mais pour revenir au pacte social, c'est parce que la vie en société n'a d'autre but que de réguler les formes naturelles de la déviance en s'efforçant de concilier l'intérêt collectif et l'intérêt individuel, que la déviance a été très tôt institutionnalisée pour devenir une composante sociale, sous la forme des catharsis collectives, avec par exemple la tragédie antique qui, prenant pour thème la démesure, transforme l'obstacle en spectacle²³, ou encore tous les carnivals et autres défolements de masse comme les grand-messes des réunions sportives, servant d'exutoires au trop-plein d'énergie sans pouvoir toujours éviter les dérives quand le défolement tourne au

délire et à la tragédie, car ces manifestations de liesse populaire font chaque année des victimes. De même, toutes proportions gardées et en dehors des cas extrêmes, une place a été faite dans la société au marginal, à l'excentrique²⁴ : très tôt on a pu faire l'éloge de la folie et le bouffon de cour a été accueilli chez les Grands de ce monde, pas seulement pour divertir le Roi et son entourage mais aussi pour les instruire par sa sagesse déviante, car le morosophe, étymologiquement, combine folie et sagesse, ce qui fait de lui un oxymore vivant, dont Shakespeare nous a fourni maints spécimens et dont Diderot nous propose aussi un savoureux exemple dans *le Neveu de Rameau*, œuvre déroutante à bien des égards.

Ce compromis entre société et individu est perpétuellement remis en question, car contrairement à ce que peut nous suggérer le langage, l'état de « crise » n'est pas seulement un paroxysme soudain, c'est aussi un état permanent, en politique comme en création artistique ; simplement la *doxa*, ou encore la langue d'État (officielle) et toutes les formes de ce que Bourdieu appelle le « langage autorisé »²⁵, en masquent les symptômes jusqu'au retour convulsif du refoulé. Comme le dit malicieusement William Marx dans un ouvrage récent, « on a longtemps chanté le temps des crises »²⁶, et maints travaux de recherche en linguistique, critique littéraire, etc., ont un chapitre introductif sur la ou les crise(s). Inutile de se lancer dans une réflexion philosophique sur l'intérêt épistémologique des crises : il est évident. La crise est moteur de progrès car le déviant est de l'ordre de la nouveauté, de l'altérité, de la contestation et de la rébellion, du rejet, du refus, du subversif, du talent individuel plutôt que de la tradition, du « Je nie », origine du génie²⁷. Il suffit pour notre propos immédiat de nous rappeler que la notion de crise inclut et même suppose la déviance. Et si le phénomène déviant ne peut se caractériser qu'en synchronie, car il s'oppose à une « norme » du moment, sa véritable portée et sa valeur ne peuvent s'apprécier qu'en diachronie, par la mise en perspective, laquelle nous enseigne que les déviances d'aujourd'hui sont parfois les normes de demain, sinon d'hier, tout dépendant de notre conception de l'Histoire (linéaire ou cyclique). Le fait que la société et la langue soient en constante évolution explique que le sens du mot « crise » peut changer et même s'inverser (se mettre en crise).

De façon générale, tout ce qui est nouveau en science comme en art, tout ce qui dérange, en société comme dans la nature, est d'abord considéré comme « dérangé », comme incohérent. Ainsi, la nouvelle théorie cantorienne des ensembles et des paradoxes russelliens (forme de déviance par rapport aux théories en cours) a provoqué, dit-on, une profonde « crise des fondements » des mathématiques au début du siècle dernier. De même, la théorie du chaos, définie par James Gleick comme « une science de la nature globale des systèmes », qui « supprime les frontières entre disciplines scientifiques »²⁸... a permis en fait de sortir d'une crise des sciences physiques, issue d'une cristallisation des connaissances, d'une crispation du savoir et d'une hyper-spécialisation sclérosante²⁹ grâce aux travaux révolutionnaires

de quelques chercheurs exceptionnels, de « savants déviants », selon l'expression de Gleick (p. 59), comme quoi une crise ou une déviance peut en cacher une autre.

En linguistique, pour changer de domaine et de perspective, il faut distinguer entre divers types de normes donc de déviances selon que l'on donne à « système de la langue » (si la langue est bien un système) un sens large ou non. Au plan théorique, toutes les variantes de langue (sociolectes, dialectes, patois), de nature syntaxique, morphologique ou phonologique, font partie du « système » de la langue française en ce sens que les phrases considérées comme « déviantes » par la grammaire de cette langue ne pourraient être produites dans la langue anglaise, ou germanique, etc. Ces variantes sont donc légitimes et c'est la tâche de la sociolinguistique que de décrire ces systèmes dans le système ou ces normes dans la norme. Et c'est à la stylistique qu'incombe la tâche de décrire les effets produits par l'emploi et la rencontre de ces niveaux de langue dans un discours donné. Au plan pédagogique, où intervient le jugement de valeur, ces variantes linguistiques seront rejetées sinon comme « incorrectes » du moins comme non souhaitables. Bref il y a des normes objectives et une norme prescriptive, promue au rang de modèle, qu'on l'appelle langue « standard » ou « officielle » et qui n'est à tout prendre que l'une des normes objectives imposée par les Institutions, politiques ou professionnelles, ayant « autorité » pour fixer le « bon usage ». Par ailleurs, et c'est banalité de le dire, un énoncé examiné du seul point de vue du système de la langue peut être considéré comme anormal/anomal alors que replacé dans sa situation d'énonciation et vu sous l'angle pragmatique, il sera parfaitement orthodoxe. Il convient donc de bien garder à l'esprit quand on parlera de dérive ou de déviance linguistique, la perspective dans laquelle on se situe. Comme il y a autant de normes que de variétés de langages, la définition du style comme « déviation », courante dans les années soixante, est évidemment discutable. Mais elle redevient légitime si l'on introduit la notion de norme interne, comme le fera un Riffaterre.

Tous les grammairiens, générativistes ou non, depuis Chomsky insistent bien sur la nécessité de ne pas confondre « grammaticalité » et « correction grammaticale »³⁰ ou encore « norme » (lorsque la notion de « correction » repose sur un jugement esthétique). Il faudrait aussi ajouter que telle ou telle norme objective peut emprunter le lexique de telle ou telle autre pour produire un effet stylistique ponctuel, en raison des connotations de ces faits linguistiques « hors norme » (on parle alors en anglais de *code-switching* et de *code-crossing*) et, dans un autre ordre d'idée que l'évolution des sociétés, notamment la disparition progressive des tabous, renouvelle le lexique et réduit ainsi le champ de la déviance linguistique. Cela dit, il est difficile de tracer des frontières nettes entre le « normal » et le « déviant » en matière de lexique, sans cesse travaillé par des forces de conservation et de novation comme le rappelle Louis Guilbert³¹. La langue résiste jusqu'au moment où

le néologisme a droit d'entrée lexicale et c'est le travail de l'Académie que de décider de la date.

En attendant cette intronisation, dans tous les types de discours écrits, les guillemets fonctionnent, entre autres valeurs, comme marqueurs de déviance linguistique. Valéry disait : « Je mets entre *guillemets* comme pour mettre en *accusation* – c'est un suspect » (*Cahiers*)³².

Pour Hjelmslev, « norme » et « créativité » se confondent : est « normal » ce qui correspond au fonctionnement interne de la langue, même s'il y a innovation. Quant à la créativité qui change les règles (par exemple certaines déviations syntaxiques, comme les « dislocations » mises en relief par thématisation), elles sont beaucoup plus lentes à s'imposer que les lexicales et ces dernières sont plus fréquentes dans le discours oral que dans le discours écrit³³.

Au plan syntaxique, les phénomènes de « dislocation » sont aussi très fréquents en discours oral, tandis que les changements de catégories et/ou de sous-catégories grammaticales, qu'un Shakespeare ne s'est pas privé d'exploiter, semblent l'apanage de la littérature.

Plus généralement, et pour passer à la linguistique pragmatique, il va de soi que tout discours qui violerait, par exemple, le principe de coopération de H.P. Grice et l'une ou l'autre des maximes conversationnelles (politesse, relation ou pertinence, clarté ou modalité, quantité, qualité) sera considéré comme déviant, et par conséquent tous les phénomènes de brouillage ou de masquage, tous les détours du dit, y compris le non-dit (sinon l'implicite) qui n'est jamais un silence neutre, et jusqu'au mensonge par omission. Et pourtant, ne dit-on pas qu'il y a des mensonges pieux, donc autorisés ? En fait, le modèle de Grice est un modèle abstrait et théorique ; dans la pratique, dérives et déviations (par rapport à cette norme idéale ou plutôt idéalisée) sont tout ce qu'il y a de plus naturel et de plus fréquent dans le discours oral, pour diverses raisons : tabous linguistiques qui interdisent de parler ouvertement de tel ou tel sujet, prudence tactique du locuteur qui connaît les dangers de l'explicité³⁴, relâchement de l'attention, spontanéité, rôle des affects dans la verbalisation des idées car l'échange verbal met automatiquement en jeu et en question des rapports de pouvoir, par définition toujours émotionnels, si bien qu'un débat, notamment politique et même scientifique, ne se déroule jamais de façon idéale (irénique), les prises de parole dérivant vers les prises de bec, comme en témoignent quotidiennement ou presque les débats télévisés³⁵.

Conclusion

Est donc considéré comme « déviant » ou « dérivant », tout ce qui est déplacé (dans les deux sens du terme), censeur et censuré changeant de place et de rôle selon les points de vue : ainsi, dans les sociétés monarchiques, côté cour (et rois), le déviant sera le campagnard, le frustré, le rustaud,

mais côté jardin (et campagne), ce sera au contraire le citoyen. Selon les points de vue, le déviant sera charlatan, agitateur, saint ou martyr, ou tout simplement dément. La déviance est toujours dans le regard de l'Autre.

En termes d'anthropologie de l'imaginaire, et pour emprunter la terminologie d'un Gilbert Durand, la déviance appartient tantôt au régime diurne (héroïque) de l'image, portant haut le front du défi, et tantôt au régime nocturne (dans ses aspects négatifs), comme face cachée de l'homme. Mais qu'elle s'avance casquée ou masquée, elle met toujours en péril l'intégrité de la société et de l'individu.

La notion de norme est inséparable de la notion de valeur, même si elle ne se confond pas avec elle, car la norme suppose l'existence d'un juge et donc d'une sanction, ce qui n'est pas le cas de la « valeur » qui ne marque que des préférences non circonscrites par la loi.

La notion de déviance dépend du positionnement du sujet dans un espace-temps et du regard porté sur l'objet d'analyse. Ce qui fait dire à certains que la déviance n'est pas un phénomène objectif mais une image résultant de la confrontation de deux systèmes de valeurs³⁶, et plus largement de ce qu'un Max Weber appelle « le polythéisme des valeurs ». Elle est donc essentiellement relative à deux titres au moins : premièrement, le terme auquel elle s'oppose – la norme – est lui-même à la fois polysémique et instable, deuxièmement, la déviance, comme d'ailleurs la dérive, admet des degrés, il y a un gradient de la déviance, comme on dit maintenant. Bref, on est toujours le déviant de quelqu'un (comme nous sommes tous des assassins) car la notion de valeur dont dépend la déviance peut être éminemment personnelle. « Nous n'avons pas tous les mêmes valeurs », ni les mêmes normes d'une ethnie à l'autre, bien qu'à la faveur des brassages culturels facilités à notre époque par les progrès fulgurants des médias en matière de communication, un certain conformisme qui fait fi des frontières reste toujours possible. Ainsi, des sondages récents effectués par des sociologues ont démontré, statistiques sérieuses à l'appui, que les canons de la beauté physique (notamment féminine) tendaient à s'uniformiser (à se mondialiser, dirait-on maintenant), les critères d'évaluation occidentaux s'imposant paraît-il dans les pays d'Asie du Sud-Est³⁷, sans parler de la mode vestimentaire.

Un autre paramètre dont je n'ai pas parlé, c'est la répétition, l'habitude. Peut-on parler de « déviance » pour un acte isolé, un écart de conduite passager, un dérapage ponctuel, ou seulement en cas de récurrence, de fréquence donc ?

Mais la déviance, protéiforme par nature, à géométrie, géographie et axiologie variables, ne prend pas toujours les formes extrêmes de la violence sociale, physique ou verbale. Elle a des aspects plus positifs et/ou plus innocents, notamment dans le domaine de l'art, comme le montrent, entre mille et un exemples, les expérimentations ludiques de l'OuLipo (ouvroir de littérature potentielle) ou les élucubrations picturales d'un Salvador Dali.

Si je devais résumer en quelques mots ces réflexions un peu décousues, je dirais que les termes « dérive » et « déviance », dont il est difficile, pour toutes les raisons évoquées ci-dessus, de donner une définition scientifique, par exemple, statistique, sont tantôt séparés et tantôt confondus, notamment dans l'usage courant, que la problématique de la dérive et de la déviance varie d'un secteur d'activité à l'autre, et aussi au sein d'une même activité, selon le point de vue où l'on se place, avec cette conséquence prévisible que dans les débats qui vont s'ouvrir les sources de malentendus ou de désaccord seront principalement d'ordre sémantique et toucheront non seulement les termes-clés du Colloque mais aussi ceux auxquels ils sont logiquement associés, comme « norme » et « normal » (qui ne sont pas forcément synonymes), « code », « valeur », « système », « faute », « correction », « écart », « différence », « marqué » et « non-marqué », en stylistique³⁸, etc.

La déviance ne peut se penser hors contexte, en dehors des communautés ethniques, culturelles, discursives. Pour juger utilement de la déviance dans le discours, il faut pratiquer le cadrage des énoncés (au sens technique que la pragmatique anglo-saxonne donne au mot « *frame* »), c'est-à-dire les replacer dans un type de discours particulier : ainsi le discours littéraire est cadré comme signe spécial, distinct, séparé du discours « ordinaire », on dit aussi « sémiotisé ».

Enfin, le jugement porté sur la « dérive » ou la « déviance », psychologique, institutionnelle, politique, etc. variera selon que l'on se réclame d'une philosophie dualiste manichéenne qui postule, par exemple, un axe du Bien et un axe du Mal, origine de ce qu'une thèse d'ailleurs discutable appelle le « choc des civilisations », ou d'une philosophie syncrétique, d'inspiration romantique, fondée sur la réconciliation des contraires, au nom de laquelle un William Blake prônera le « Mariage du Ciel et de l'Enfer ».

Cette allusion à l'un des plus grands poètes visionnaires anglais me servira de transition pour aborder ma seconde partie consacrée au domaine littéraire, où là encore je ne ferai que survoler les problèmes, dans l'espoir tout de même de jeter un éclairage particulier sur cette vaste et vertigineuse problématique.

Dérive et déviance en littérature

Je laisse de côté la question théorique (et aporétique à maints égards) de la définition de la « littérarité », celui aussi de la grande diversité des productions littéraires qui fait que la problématique de la déviance sera plus ou moins pertinente selon le genre considéré (quoi de commun *a priori* entre un essai philosophique, une épître, une épopée et un poème lyrique ?), et je parlerai surtout de fiction et de poésie romantique et post-romantique.